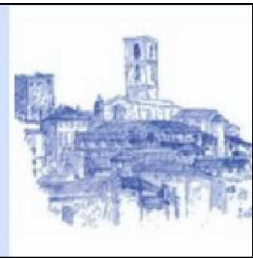


ASSOCIATION HISTORIQUE du PAYS de GRASSE

Bibliothèque Municipale
Avenue Antoine MAURE
06130 GRASSE



UNE PLANOISE NONAGENAIRE.

Marie Sonaglia est née le 6 décembre 1912 dans un village près de Perugia, en Ombrie, dans une famille de paysans. Son père, attiré par la France, a fait un premier séjour à Plascassier, mais la guerre de 14 l'a ramené en Italie pour y accomplir son devoir pendant 7 ans ! Pendant ce temps, sa mère a dû subvenir, seule, aux besoins de ses 3 enfants, dans des conditions très pénibles. Sitôt libéré de ses obligations militaires, devant la montée du fascisme, le père décide de revenir en France en 1922 et d'y installer toute sa famille en 1924.. Il travaille d'abord dans une ferme appartenant à la famille Chiris, au quartier de l'Abadie à Ranguin ; il s'occupe des vaches et de la production laitière qui est acheminée chaque matin par le train jusqu'à Grasse destinée aux enfants de la crèche de Madame Chiris.

Le régisseur de l'exploitation est appelé à exercer dans une autre propriété des Chiris à Chateauneuf : « Si vous partez, je pars moi aussi » et c'est ainsi que toute la famille se fixe au Plan de Grasse. Marie avait douze ans ; aujourd'hui, à quatre-vingt quatorze ans, elle est toujours là, dans sa maison, sur la place du village, avec comme seul inconvénient, une difficulté pour se déplacer, depuis trois ans, à cause de genoux en mauvais état. Elle n'a jamais été malade et a travaillé dur toute sa vie : lorsqu'elle fait le bilan, elle dit : « on n'avait rien, mais on était heureux ». Aujourd'hui, ce qui lui manque le plus c'est de ne plus pouvoir « faire son jardin ».

Arrivée en France à l'âge de 12ans, il est trop tard pour aller à l'école et puis ses parents ont besoin d'elle pour tenir la maison, préparer les repas, pendant qu'ils vont travailler dans de grandes propriétés. Elle a donc appris à lire toute seule, comme son père d'ailleurs, au fil des ans, si bien que la lecture du journal, dont elle est friande, ne lui pose aucun problème. Un exemple à méditer dans le contexte de la polémique sur l'apprentissage de la lecture qui a alimenté la chronique, ces derniers temps ! En revanche, « pour faire une lettre comme il faut, je n'y arrive pas ».

Promise à un jeune Planois, d'origine catalane, Raymond Valdoura, ils se sont fréquentés pendant neuf ans avant de pouvoir se marier : Raymond est parti comme volontaire à la guerre d'Espagne, puis mobilisé en août 1939, alors que le mariage était prévu en septembre ; fait prisonnier, il travaille dans une ferme près de Leipzig jusqu'à la fin du conflit. Marie l'a attendu, comme elle l'avait promis, et ils peuvent enfin se marier en 1945.

A partir de là, elle dit : « on a trimé », lui comme jardinier, d'abord à la Coopérative, puis chez des particuliers, elle dans tous les travaux de la ferme à Saint Marc, en particulier ceux concernant les cultures florales : les rosiers dont on enroulait les branches en février-mars, les jasmins qu'on attachait derrière le greffeur, dont on taillait les branches sèches en avril, dont on attachait les nouvelles branches en juin. Puis venait la cueillette de juillet à octobre : cela voulait dire se lever à 4h et demi, partir dans la nuit à pied du village jusqu'à St Marc, et, là, « ramasser la fleur » dans une position courbée qui finit par être insupportable, sous un soleil de plus en plus chaud, à mesure que l'heure avance. Il y avait aussi la cueillette des tubéreuses, celle-la plus agréable parce qu'on se courbait moins. En fin de saison, on touchait le salaire, dont le montant dépendait du bon vouloir des parfumeurs qui fixaient les prix ; comme ils fixaient les quantités à cueillir : de moins en moins à partir des années 60 pour devenir nulles en 1970.

La vie quotidienne ne connaissait pas le confort : l'eau courante n'existait pas dans toutes les maisons, les sanitaires non plus. Il a fallu attendre 1960 pour avoir le tout à l'égout dans le village. Jusque là, beaucoup de gens étaient obligés de transporter les seaux, chaque matin, à la fosse d'aisances, s'ils n'avaient pas de fosse septique.

Certains dimanches, on faisait la lessive. L'opération consistait à savonner les draps et tout le linge blanc qu'on voulait laver, puis à les disposer soigneusement dans une grosse cuve, le « bugadier », muni d'un robinet au bas de la cuve ; on recouvrait le dernier étage d'un grand morceau de drap sur lequel on répandait des cendres ; quand on n'avait pas de cheminée, on se procurait les cendres auprès du boulanger qui donnait celles de son four. Une grande quantité d'eau était mise à chauffer qui était ensuite versée sur les cendres, tiède d'abord puis de plus en plus chaude et on la récupérait sous le robinet pour la réinjecter dans le bugadier. Cela durait plusieurs heures et on laissait le linge refroidir lentement dans la cuve. Le lendemain, on rinçait le linge au lavoir du village, certaines ayant pris la précaution, la veille de réserver leur place.. Le linge était ensuite étendu sur un grand fil de fer.

La fréquence des lessives était variable selon les familles, une fois tous les deux mois en général, deux à trois fois par an pour d'autres.

Les distractions n'étaient pas nombreuses ; les plus appréciées étaient les bals champêtres à la belle saison. Le Plan avait deux patrons : Saint Marc et Sainte Hélène. Pour la Saint Marc, le 25 avril, après que, la veille, des jeunes gens sont passés dans les maisons pour recueillir quelques fonds, une procession partait du village pour se rendre à l'oratoire et à la chapelle de Saint Marc ; l'après-midi, le soir et le lendemain un bal était organisé sur la place et remportait un grand succès, dans une ambiance très détendue et sans le moindre incident. Les mêmes festivités se déroulaient pour la Sainte Hélène, le 18 août, mais sans la procession. « On s'amusait bien » dit Marie, au point qu'on

participait à d'autres fêtes : la Saint Jean au Bois Fleuri, la Saint Louis au quartier Saint Joseph et la dernière de la saison à Saint Mathieu, d'où l'on revenait en fin d'après-midi, en raison de la distance importante, car tous les déplacements se faisaient à pied !

Une autre activité, à caractère sportif, était aussi très pratiquée par les Planois et l'est encore : c'est la pelote à main nue qui se joue sur le fronton, au cœur du village, depuis que Monsieur Méro en a fait don aux habitants qui étaient venus spontanément l'aider à éteindre le feu qui avait pris dans sa propriété. Les petits écoliers jouent à la pelote pendant les récréations, mais aussi des adultes qui organisent des concours très courus par des champions venus en nombre de l'extérieur.

Ainsi, au Plan de Grasse, on a vécu une époque où les gens vivaient en famille, dans un climat de bonne entente, et où tout le monde se connaissait ; l'été, Marie prenait le frais sur la place, avec ses voisines, jusqu'à 22 heures. Cette époque est révolue, Raymond est décédé en 1992, Marie, depuis 2003, ne peut plus cultiver son jardin dont elle était si fière avec tous les légumes qu'elle plantait et récoltait : salades, haricots verts, fèves, petits pois, poireaux, courgettes, poivrons, tomates... Tout au plus, peut-elle, avec amour, entretenir le devant de porte de sa maison, toujours très fleuri. Si vous passez par la place des Ormeaux, vous ne pourrez manquer de l'apercevoir.



Le témoignage de madame Marie Valdoura a été enregistré à son domicile, le 27/11/2006 et validé le 08/12/2006.